

La « main invisible » et la mondialisation

(Keynes et Friedman : deux interprétations différentes)

Par : Francisco Vergara *

Tout le monde a entendu parler de « la main invisible », la célèbre métaphore dont Adam Smith (1723-1790) se sert dans *La richesse des nations*. Bien qu'elle n'ait été utilisée qu'une seule fois dans le livre, elle a donné lieu à des polémiques qui durent depuis plus de deux siècles¹.

La célèbre expression a été comprise, au moins de deux manières différentes – l'une très favorable au libre-échange et à la mondialisation, l'autre plus réservée.

La thèse la plus répandue est que par 'main invisible' Smith entendait *les prix du marché* ; ces prix guideraient l'investisseur, le prendraient *par la main* pour ainsi dire.

C'est ainsi que Milton Friedman (1912-2006) l'interprète dans son intervention au colloque organisé en 1976 par la Mont Pellerin Society, à l'occasion du deux-centième anniversaire de *La richesse des nations* :

« L'immense importance de Smith pour nous, sa grande prouesse est – comme Friedrich Hayek et d'autres l'ont indiqué avec tellement d'éloquence – la doctrine de “la main invisible”, sa vision de la manière dont les actions volontaires de millions d'individus peuvent être coordonnées grâce à *un système de prix sans direction centralisée (a price system without central direction)* »².

Les prix du marché libre guideraient les actions des individus tellement bien qu'il n'est pas nécessaire (ou rarement nécessaire) que l'Etat intervienne. La 'main invisible' plaiderait, d'après lui, en faveur de la « non intervention » et du « laissez-faire ».

D'autres auteurs, en revanche, pensent que par l'expression 'main invisible' Smith *ne désignait pas* le mécanisme des prix.

Keynes (1883-1946), par exemple, suggère que Smith – sans nier aucunement le rôle important que jouent *les prix de marché* – faisait allusion à certains 'instincts' et 'inclinations naturelles' implantés dans le cœur de l'homme, comme 'l'amour de la campagne' ou le désir d'avoir sa propriété 'près de lui', qu'il voyait comme des principes psychologiques semblables à celui qui incite les hommes et certains animaux

* Auteur de *Les fondements philosophiques du libéralisme*, La découverte/poche, 2002. Je remercie Sandra Moatti, Stéphanie Laguerodie et Bernard Guerrien pour leurs suggestions et critiques.

¹ Smith se sert de l'expression deux autres fois dans ses écrits connus. Voir DELLEMOTTE, J., 2009, « La main invisible d'Adam Smith », *L'Economie politique*, octobre.

² FRIEDMAN, M., 1976, « Adam Smith's Relevance for Today », *Challenge*, mars/avril 1977, p. 11. Sauf indication *a contrario*, les italiques dans les citations sont nôtres.

à protéger leurs petits. Semblant deviner ce que Milton Friedman allait dire cinquante ans plus tard, il écrit :

« Même sa célèbre phrase sur “la main invisible” reflète plus la philosophie que nous associons avec Paley que le dogme du *laissez-faire* »³.

Keynes songe à William Paley (1743-1805), un influent penseur de Cambridge qui soutenait que Dieu, dans son infinie bonté, avait implanté dans l’esprit des hommes des *instincts* et *inclinations naturelles* expressément calculés pour rendre l’humanité heureuse⁴.

Plus récemment, dans l’entrée “*Invisible Hand*” de la deuxième édition de *The New Palgrave* (2008), l’historien Mark Blaug (1927-2011) a aussi rejeté l’interprétation de Friedman :

« [Smith] n’a *jamais* décrit le mécanisme des prix, ou la libre concurrence, comme une “main invisible” (*he never characterized the price system or even free competition as an “invisible hand”*) »⁵.

Mais, à l’opposé de Keynes, Blaug ne s’aventure pas à suggérer une interprétation.

Instincts et sentiments “naturels”

Adam Smith pensait que l’homme – comme tous les autres animaux supérieurs – est doté d’un ensemble d’instincts et d’inclinations naturelles qui influent sur ses choix. Si dans l’ensemble, cet appareil psychologique favorise la survie de l’espèce, certains penchants sont mieux orientés que d’autres et, même ceux qui sont bien orientés, peuvent être *excessifs* ou *insuffisants*. C’est pourquoi l’éducation et les sanctions pénales sont nécessaires.

Même les choix économiques sont influencés par nos instincts et inclinations naturelles. David Hume (1711-1776), par exemple, les considère comme une des principales raisons pour lesquelles les hommes font l’effort de se lever le matin pour aller au travail :

« Chaque homme ... pourvoit aux besoins de ses enfants poussé par un *puissant instinct naturel* (*powerful instinct of nature*) et non d’après le calcul d’un vil intérêt »⁶.

³ KEYNES, J. M., 1927, *The end of laissez-faire*, Hogarth Press, p. 20.

⁴ La doctrine de Paley est parfois appelée « utilitarisme théologique » car elle soutient que la volonté de Dieu (d’où découle le devoir de l’homme) est de produire ‘le plus grand bonheur du plus grand nombre’.

⁵ *The New Palgrave*, 2008, Macmillan, deuxième édition.

Dans ses *Elements of Political Economy*, James Mill (1773-1836) avance les penchants de ce genre comme la principale raison pour laquelle ceux qui sont déjà riches continuent néanmoins à accumuler de la richesse :

« Il n’y a, dans ce cas, que deux motivations ... le désir d’exercer un ascendant sur les autres et la volonté d’assurer l’avenir des enfants »⁷.

Cette manière de voir le comportement de l’homme économique est très répandue dans l’économie politique classique et les meilleurs auteurs néoclassiques ne l’ont pas rejetée non plus. Ainsi Alfred Marshall (1842-1924) écrit :

« La théorie économique prend l’homme tel qu’il est dans la vie quotidienne ; dans la vie quotidienne les gens ne calculent pas, avant chaque décision, les conséquences qu’elle produira »⁸.

« [Les économistes] ont toujours considéré, tacitement, que les motivations économiques normales incluaient le sens de la famille ... Et si elles incluent ces sentiments, pourquoi n’incluraient-elles pas *d’autres inclinations* lorsque celles-ci agissent de manière régulière »⁹.

Un bon exemple est celui de l’instinct sexuel qui – sous l’appellation de ‘principe de population’ – pousse les travailleurs à avoir trop d’enfants et *tend à déprimer les salaires*.

Keynes aussi attribue une place très importante aux pulsions de ce genre. Ainsi, dans une des phrases les plus célèbres de sa *Théorie générale*, il écrit :

« La plupart de nos décisions d’agir ... ne peuvent être comprises qu’en tant que résultat de nos *pulsions animales* (*animal spirits*), de nos envies spontanées ... et non comme le résultat du calcul d’une moyenne des bénéfices pondérés par des probabilités »¹⁰.

Même Friedrich Hayek fait appel aux instincts dans sa théorie (voir encadré).

⁶ HUME, D., 1777, *Essays, Moral, Political and Literary*, Liberty Classics, Indianapolis, 1987, p. 388.

⁷ MILL, J., 1821, *Elements of Political Economy*, Henry G. Bohn, Londres, 1844, p. 53-54.

⁸ MARSHALL, A., 1920, *Principles of Economics*, Macmillan, 8ème édition, livre I, chapitre II, § 3.

⁹ MARSHALL, A., “Preface” à la première édition, *Principles of Economics*, Macmillan, Londres.

¹⁰ KEYNES, J. M., 1936, *The General Theory of Employment, Interest and Money*, London. Macmillan. Chapitre 12, section VII, pp. 161-162.

Les instincts et penchants naturels chez Hayek

Friedrich Hayek est souvent présenté – un peu rapidement – comme un disciple d’Adam Smith et de David Hume. Il est vrai que, comme eux, il fait appel aux instincts et penchants naturels dans son système théorique. Mais il voit ces penchants comme des « atavismes », comme des instincts primitifs qui perturbent la libre formation des prix et empêchent le marché de fonctionner correctement. Ainsi il écrit :

« Ces penchants innés, incorporées dans l’organisme humain au long peut-être de 50 000 générations, étaient adaptées à une existence totalement différente de celle que l’homme s’est fabriquée depuis »¹¹.

« ces instincts innés, longtemps submergés, ont refait surface. La revendication d’une juste répartition – en se servant de l’Etat afin d’attribuer à chacun ce à quoi il a droit (*what he deserves*) – est un *atavisme* fondé sur des émotions primitives »¹².

Ces instincts primitifs, qui ont ‘refait surface’, servent d’appui aux projets utopiques proposés par ceux qu’il appelle « constructivistes rationalistes », nom collectif sous lequel il classe les keynésiens, les socialistes, les démocrates chrétiens et les communistes. Mais pour Hayek « notre notion atavique de justice distributive empêche l’utilisation efficace du savoir individuel dispersé et peut détruire ce que nous appelons la société pluraliste »¹³.

Aussi, les principes comme la « justice sociale » que réclament les socialistes et « l’amour du prochain » que prêchent les chrétiens doivent rester à *l’extérieur de l’économie*. Le troisième livre de son célèbre triptyque *Droit, législation et liberté* s’appelle précisément *Le mirage de la justice sociale*.

La question est donc de savoir si dans *La richesse des nations*, l’expression « main invisible » désigne des instincts et des penchants naturels (comme le suggère Keynes), ou le mécanisme des prix (comme le soutient Milton Friedman) ou encore un mélange des deux (comme cela se passe dans le monde réel).

Examinons donc ce que Smith a effectivement écrit dans le court paragraphe où il mentionne ‘la main invisible’.

¹¹ HAYEK, F., 1979, *Law, Legislation and Liberty*, Routledge, 2013, p. 492.

¹² HAYEK, F., *Ibid.*, p. 497.

¹³ HAYEK, F., *Ibid.*, p. 500.

Des choix qui « préfèrent l'industrie nationale »

« Dans la mesure où chaque individu essaie, autant qu'il le peut, d'employer son capital *dans l'économie nationale (domestic industry) et de diriger son activité de manière à ce que le produit ait le plus de valeur, il travaille nécessairement à rendre le revenu annuel du pays aussi grand qu'il le peut ... En préférant l'industrie nationale à l'industrie étrangère, sa seule intention est la sécurité ; et en dirigeant son activité de manière à ce que son produit ait le plus de valeur possible, sa seule intention est le profit. Il [le capitaliste] est, dans ce cas comme dans nombre d'autres, conduit par **une main invisible** à remplir un but qui n'entraîne nullement dans ses intentions ... En poursuivant son intérêt personnel, il favorise souvent (*frequently*) l'intérêt de la société d'une manière plus efficace que lorsqu'il a réellement l'intention de le faire ... En règle générale, il n'a pas l'intention de promouvoir l'intérêt général »¹⁴.*

Il y a ici *quatre propositions* différentes. Si on ne les distingue pas clairement, on risque de confondre les opinions prudentes que Smith avance avec les caricatures popularisées (avec beaucoup de talent littéraire) par des auteurs comme Bernard Mandeville (1670-1733) et plus tard par Frédéric Bastiat (1801-1850)¹⁵.

Premièrement. Lorsqu'un capitaliste choisit d'investir dans une branche donnée (plutôt que dans une autre), *son intention* est, en règle générale, *la sécurité et le profit*. Mais 'son acte' ne résulte pas *uniquement* de 'son intention' (le but qu'il poursuit) ; il est aussi influencé par *ses instincts et ses penchants naturels*. Ce n'est pas surprenant car tous nos actes volontaires le sont.

Le mot « intention » possède, en anglais comme en français, un sens très précis. Il désigne *le but consciemment poursuivi*. Les juristes français distinguent aussi, dans l'acte criminel, « l'intention » (*donner la mort*, par exemple) et « le mobile » (*la colère, la jalousie ou le sentiment de vengeance*)¹⁶.

C'est pourquoi Smith utilise l'expression *intention* cinq fois dans ce court extrait. Germain Garnier, le plus connu des traducteurs de *La richesse des nations* n'utilise pas ce mot et rend le paragraphe moins précis.

Deuxièmement. Smith nous dit que les actions des investisseurs produisent des conséquences « qui n'entraînent nullement dans *leurs intentions* ». C'est le cas des actions de tout le monde ; pourquoi en serait-il autrement pour l'investisseur ?

¹⁴ La prestigieuse édition Cannan, avec un excellent moteur de recherche, peut être consultée au site www.econlib.org/library/Smith/smWN.html. Dans l'édition de Glasgow l'expression se trouve dans le tome I, p. 456, § 9.

¹⁵ VERGARA, F., 2001, « Les erreurs et confusions de Louis Dumont », *L'économie politique*, 3^e trimestre, pp. 76-98, § 32-52. www.cairn.info/revue-l-economie-politique-2001-3-p-76.htm.

¹⁶ JOSSERAND, L., 1928, *Les mobiles dans les actes juridiques du droit privé*, Dalloz, coll. Paris, 2006, p. 10.

C'est la très vieille thèse que Kant appelle « ruse de l'histoire » et que Hegel appelle « ruse de la raison », idée qu'il aurait trouvée en lisant Adam Smith.

Il s'agit d'un phénomène tellement courant, que nombre de penseurs le considèrent comme une des principales régularités qu'on peut observer dans l'histoire humaine et l'appellent « *the law of unintended consequences* ».

Troisièmement. Smith avance aussi la thèse non moins vieille selon laquelle ceux qui proclament qu'ils font du commerce dans le but de promouvoir l'intérêt général, le favorisent souvent moins efficacement que le boucher ou le boulanger qui avouent que leur *intention* est de gagner leur vie.

Smith écrit que parfois on rencontre des commerçants qui proclament, comme le font souvent les politiciens, qu'ils sont entrés dans les affaires car ils voulaient « servir » le public. Ce n'est pas très difficile de les convaincre d'abandonner cette imposture :

« C'est une pose (*affectation*) qui n'est pas très courante chez les marchands, et il ne faut pas un long discours pour les en guérir »

Quatrièmement. On voit surtout dans ce paragraphe que la célèbre métaphore ne se réfère pas à tous les investissements que les capitalistes font mais uniquement à *ceux qui préfèrent* l'industrie nationale.

A d'autres endroits du livre, Smith examine des cas où l'investisseur *ne préfère pas* l'industrie nationale. Lorsque les capitalistes d'un pays pauvre, comme la Suède ou le Danemark de l'époque, créent une 'Compagnie des Indes' pour profiter du juteux commerce des épices¹⁷, ou lorsqu'ils lancent leurs capitaux dans des aventures minières internationales¹⁸. Dans ces cas aussi, le capitaliste remplit des fins qui n'entraient nullement dans ses intentions, mais ses choix sont moins souvent favorables à l'intérêt national car ils privent l'agriculture et la manufacture des maigres capitaux dont le pays dispose et retardent sa marche vers la richesse.

Plusieurs historiens de la pensée ont attiré l'attention sur ce point. Ainsi le professeur William Grampp de Chicago écrit que Smith :

« n'a pas dit que la main invisible guide *tous les choix* dictés par l'intérêt personnel. La main invisible guide le commerçant uniquement (*only*) lorsque les circonstances l'induisent à maintenir son capital *dans le pays* (*at home*) »¹⁹.

Le mythe de « l'harmonie naturelle »

¹⁷ SMITH, A., 1776, *The Wealth of Nations*, Glasgow Edition, 1976, tome II, p. 633, § 97.

¹⁸ SMITH, A., Glasgow Edition, *Ibid.*, tome II, p. 562, § 18.

¹⁹ GRAMPP, W., 2000, « What Did Smith Mean by the Invisible Hand ? », *Journal of Political Economy*, vol. 108, n° 31, p. 447.

Autrement dit, Smith n'affirme pas que l'investissement prend *toujours* un chemin favorable à l'intérêt général ; il dit que cela arrive *souvent* (*frequently*).

Sur ce point aussi, nombre de commentateurs se sont trompés. Ainsi, John Ramsay McCulloch (1789-1864), un des économistes les plus célèbres de son temps, écrit :

« L'intérêt des individus n'est *jamais* opposé à l'intérêt public »²⁰.

C'est la doctrine que Frédéric Bastiat et d'autres allaient baptiser « harmonie naturelle des intérêts ». Smith avait pourtant clairement rejeté cette vision de la société qui était très à la mode à son époque :

« L'intérêt de ceux qui exercent une branche particulière de commerce ou de manufacture est toujours différent à quelques égards, et même contraire, à celui de la société »²¹.

Tout comme David Ricardo (1772-1823) le fera cinquante années plus tard. Ainsi, dans une lettre adressée à McCulloch, il lui dit :

« Je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point. Dans le cas des machines, les intérêts des patrons et des ouvriers sont *souvent* opposés. Les intérêts des propriétaires fonciers et ceux du public seraient-ils toujours les mêmes ? »²².

Les plus célèbres historiens la pensée économique ont souvent attiré l'attention sur ce point. Ainsi Jacob Viner (1892-1970) – de la première école de Chicago – écrit :

« Dans *La Richesse des nations*, cette harmonie *ne s'étend pas à tous les éléments* de l'ordre économique, et là où elle prévaut, elle est souvent *partielle et imparfaite* »²³.

Et Lionel Robbins (1898-1984) de la *London School of Economics* écrit :

« Si nous examinons attentivement le degré d'harmonie que Smith revendiquait pour ce système, nous constatons qu'en réalité il est *très limité* »²⁴.

²⁰ McCULLOGH, J. R. in RICARDO, D., « Lettre 497 à McCulloch », *Works*, vol. IX, 1952, p. 194.

²¹ SMITH, A., Glasgow Edition, *Ibid.*, tome I, p. 267, § 10.

²² RICARDO, D., 1952, « Lettre 497 à McCulloch », *Works*, vol. IX, p. 194.

²³ VINER, Jacob, « Adam Smith and Laissez-Faire », dans J. M. Clark, *Adam Smith, 1776-1926*, Chicago University Press. 1928, p. 128.

²⁴ ROBBINS, Lionel, *The Theory of Economic Policy in English Classical Political Economy*, éd. Macmillan, 1952, p. 25.

Mais, même si on admet que le mécanisme des prix attire les capitaux vers *les branches* où il est ‘souvent’ utile d’augmenter la production, Smith ne considère pas qu’il les invite vers *les régions* du pays où l’intérêt général exigerait qu’ils aillent.

Il est ainsi très préoccupé par la concentration excessive de l’industrie manufacturière autour des mines de charbon, résultat du cout élevé du transport terrestre de ce combustible. Il trouve cela suffisamment inquiétant pour justifier *une subvention* afin d’égaliser le prix du charbon à travers le royaume :

« partout en Grande Bretagne les manufactures se sont concentrées exclusivement (*have confined themselves*) dans les localités qui produisent du charbon ... S’il y a un cas où il serait raisonnable d’accorder une prime (*a bounty*), ce serait peut-être celui du transport du charbon des endroits du pays où il abonde vers ceux où il manque »²⁵.

Les causes de la préférence pour l’industrie nationale

Le penchant des capitalistes à diriger leurs investissements vers les branches qui semblent offrir le meilleur taux de profit était très connu à l’époque de Smith. Tout comme leur penchant à éviter le risque. N’oublions pas que la bourse de Londres avait été fondée (par Thomas Gresham en 1571), deux cents ans avant la publication de *La richesse des nations* et qu’il existait dans cette ville (depuis 1688) une bourse permettant d’assurer et réassurer le risque : la *Lloyds*, fondée une centaine d’années avant la publication de *La richesse des nations*. En 1776, année où *La richesse des nations* a été publiée, 53 périodiques étaient publiés à Londres, dont, depuis 1702, la *Lloyds News* devenue quotidien sous l’appellation *Lloyds List* et qui publiait régulièrement le prix des matières premières et les cotations boursières. Il serait étrange, surtout pour un économiste, d’appeler le mécanisme des prix ‘une main invisible’.

Il n’est donc pas absurde de penser – avec Keynes – que Smith faisait allusion (dans la célèbre phrase) à des forces beaucoup moins visibles : à des inclinations psychologiques comme ‘la préférence’ pour l’agriculture ’ qu’il voit *comme un instinct* qui attire les investisseur vers la campagne :

« comme la destinée de l’homme fut, originellement, de cultiver la terre, il semble conserver, pendant toutes les étapes de l’histoire, *une prédilection pour cette occupation primitive* »²⁶.

Ailleurs dans son livre, il parle d’une autre réaction ‘naturelle’ qui agit dans le même sens : *l’inquiétude (uneasiness)* qu’un individu ressent lorsqu’il n’a pas sa propriété *sous ses yeux (l’anxiété* qu’il éprouve lorsqu’elle est *hors de sa vue*), une appréhension

²⁵ SMITH, A., Glasgow Edition, *Ibid.*, tome II, p. 874, § 12.

²⁶ SMITH, A., Glasgow Edition, *Ibid.*, tome I, p. 378, § 3.

qui rappelle le trouble qu'une mère ressent lorsque son enfant est 'hors de sa vue' même dans une aire de jeu qu'elle sait être parfaitement sécurisée.

Ces penchants expliqueraient, d'après lui, le comportement du commerçant qui réside à Amsterdam et dont le métier est de transporter des marchandises entre le Portugal et la Prusse orientale (entre Lisbonne et Königsberg). S'il tenait compte uniquement du profit et du risque (pour lequel il peut s'assurer), son capital serait presque toujours *hors de sa vue* :

« *L'inquiétude (The uneasiness)* qu'il éprouve, à se trouver *si loin de son capital*, le conduit généralement à faire venir une partie de ses marchandises à Amsterdam ; et bien que cela le soumette nécessairement à la double charge d'embarquer et de débarquer, ainsi qu'au paiement de quelques droits de douane, c'est néanmoins une surcharge à laquelle il consent volontiers dans le but d'avoir une partie de son capital constamment *sous ses yeux (under his own immediate view)* »²⁷.

Images newtoniennes

Pour décrire les forces qui attirent ou repoussent les capitaux (et qui expliquent leurs mouvements), Smith se sert, à plusieurs reprises, d'images et d'expressions issues de la théorie de Newton. Les capitaux seraient ainsi attirés dans deux directions différentes, vers *l'emploi le plus avantageux* (par l'attrait du profit et la répulsion du risque) mais aussi vers *le domicile* du propriétaire, de la même manière que la lune est attirée non seulement *par la terre*, mais aussi *par le soleil* (et par les autres planètes). Ainsi il écrit :

« chaque individu tâche d'employer son capital *aussi près de lui qu'il le peut (as near home as he can)* ... Leur domicile est, si je peux m'exprimer ainsi, le centre autour duquel les capitaux des habitants d'un pays circulent toujours et vers lequel *ils tendent constamment (Home is in this manner the center ... towards which they are always tending)* »²⁸.

Une cinquantaine d'années après *La richesse des nations*, dans ses *Principles*, David Ricardo se félicite aussi de ces penchants 'naturels' des capitalistes. Il distingue clairement *le risque et la réticence naturelle* :

« l'expérience montre que le risque, réel ou imaginaire ... *ainsi que (together with)* la réticence naturelle (*natural disinclination*) de tout homme à quitter son pays natal ... freine l'exportation des capitaux (*checks the emigration of capital*). Ces sentiments, que je regretterais de voir affaiblis, conduisent la plupart des propriétaires à se satisfaire d'un

²⁷ SMITH, A., Glasgow Edition, *Ibid.*, tome I, p. 454-455, § 6.

²⁸ SMITH, A., Glasgow Edition, *Ibid.*, tome I, p. 454-455, § 5-6.

faible taux de profit dans leur propre pays, plutôt que de chercher un emploi plus avantageux pour leurs fonds dans des pays étrangers »²⁹.

Des inclinations naturelles du même genre expliquent aussi, d'après lui, pourquoi le capital accepte, à l'intérieur même du pays, des taux de profit durablement plus faibles dans certaines branches d'activité qui apportent un grand prestige social ou qui sont plus hygiéniques.

Le « home bias »

Dans leur explication des choix de portefeuille, les études actuelles constatent, comme Smith et Ricardo l'avaient fait en leur temps, qu'une part du capital qui opte pour l'investissement de proximité n'est pas explicable par les *déterminants habituels* du choix. C'est ce qu'on appelle, le « *home bias* ».

Comme l'explique le *Business Dictionary* (du groupe Berkshire Hathaway de Warren Buffet) :

« Ce biais influence fortement les décisions d'investissement, même lorsqu'une diversification plus importante à l'extérieur du marché local pourrait augmenter le profit et réduire le risque (*even when greater diversification outside of domestic markets might yield greater profits and lesser risk*) »³⁰.

C'est de cette façon que Noam Chomsky a compris l'expression 'la main invisible', comme le montre cet extrait d'une de ses conférences :

« Adam Smith est très rarement lu ... tout le monde a entendu parler de "la main invisible", mais presque personne ne sait dans quel sens il a utilisé cette expression ... Smith, comme plus tard Ricardo, craignait que l'Angleterre ne soit affectée négativement par le libre mouvement des capitaux ... [un de ses arguments pour apaiser cette crainte] est que les investisseurs anglais préféreront investir en Angleterre à cause de ce qu'on appelle parfois le "*home bias*" ... Voilà ce qu'est la main invisible (*That's the invisible hand*) »³¹.

Le rôle que 'la main invisible' joue dans le chemin vers la richesse

²⁹ RICARDO, D., 1992, *Les principes de l'économie politique et de l'impôt*, l'édition Flammarion, Paris, pp. 155-156 de.

³⁰ *Business Dictionary*, <http://www.businessdictionary.com/definition/home-bias.html>

³¹ CHOMSKY, N., 15 septembre 2013, « Adam Smith and the Invisible Hand », *The Chomsky Videos*.

A plusieurs reprises, dans *La richesse des nations*, Smith attire l'attention sur l'erreur que certaines nations ont commise dans le passé en cédant à la tentation de se lancer *prématurément* ou *excessivement* dans le commerce international.

La magnificence des grandes villes marchandes surgies à la fin du Moyen Age, avait ébloui la plupart des gouvernants européens et leur avait fait croire que leur pays pouvait marcher plus rapidement vers la richesse en donnant des "encouragements extraordinaires" au commerce international, comme l'avaient fait ces petits Etats. Leurs conseillers économiques, souvent issus des classes commerçantes, les confortaient dans cette croyance. C'est la théorie et la politique que Smith critique en l'appelant « système mercantile ».

Smith pense que ces encouragements extraordinaires sont nocifs car ils rendent la croissance d'un pays pauvre *plus lente* et la richesse ainsi créée est *plus vulnérable*. Une partie de l'Europe était déjà, à la fin du Moyen Age, tombée dans ce piège. Cela explique pourquoi :

« il ne reste plus aucun vestige de ces immenses richesses qu'on dit avoir été possédées par la plupart des villes hanséatiques »³².

Les Flandres, en revanche, avaient développé les différentes branches de leur économie d'une manière plus équilibrée :

« Les guerres civiles de la Flandre et l'occupation espagnole qui leur succéda ont chassé le grand commerce qui se faisait dans les villes d'Anvers, de Gand et de Bruges. Mais la Flandre continue toujours d'être une des provinces de l'Europe les plus riches, les plus peuplées et les mieux cultivées »³².

Le livre III de *La richesse des nations*, où Smith compare les différentes politiques suivies par les nations dans leur recherche de la richesse, finit avec la leçon suivante :

« Les bouleversements ordinaires de la guerre et de la politique dessèchent facilement les sources d'une richesse qui vient uniquement du commerce. L'opulence qui s'élève sur des progrès plus solides [comme ceux] de l'agriculture est beaucoup plus durable »³².

Dans les années qui ont précédé la crise de 2008, il aurait probablement déconseillé à l'Islande, par exemple, de se spécialiser tellement dans la finance internationale³³.

Malheureusement, en suivant les conseils de sa classe marchande, le gouvernement anglais avait accordée aux navires britanniques le monopole du commerce avec ses

³² SMITH, A., Glasgow Edition, *Ibid.*, tome I, pp. 426-427, § 24.

³³ Il est difficile de savoir comment il aurait regardé la stratégie du 'développement orienté vers l'exportation' (*outward looking development*) adoptée par CEPAL et qui a triomphée à la fin des années 1970 en Amérique latine.

colonies. Comme les autres nations européennes avaient répondu avec des mesures similaires, les navires et les marchandises britanniques avaient été largement évincées de leurs marchés habituels en Europe et en Méditerranée et s'étaient concentrés sur le commerce colonial :

« Nos manufactures destinées à l'exportation, au lieu d'être adaptées, comme elles l'étaient avant la Loi sur la navigation [*act of navigation* de 1651], aux marchés à proximité de l'Europe, et aux marchés ... des pays situés aux bords de la Méditerranée, se sont adaptées, pour la plupart, aux marchés plus éloignés des colonies »³⁴.

« L'industrie britannique ... a été remodelée pour servir principalement un seul grand marché. Son commerce, au lieu de circuler à travers un grand nombre de petits canaux, a pris l'habitude de fonctionner principalement à travers un seul grand canal. Le système entier de sa production et son commerce a ainsi été rendu *plus vulnérable* »³⁵.

Smith craignait que l'histoire ne se répète et que quelque chose de similaire à ce qui était arrivé aux villes de la Ligue hanséatique ne se passe en Angleterre. Il propose que, par des négociations avec les autres pays, on supprime peu à peu le monopole du commerce colonial et qu'on établisse ce qu'il appelle « la liberté naturelle »³⁶. Il conseille ainsi aux américains, qui viennent de proclamer leur indépendance (1776), de ne pas gaspiller prématurément leurs maigres capitaux, de laisser le commerce international et la manufacture dans les mains de l'Angleterre, et de poursuivre leur spécialisation dans l'agriculture, politique qui s'était montrée tellement favorable à leur prospérité³⁷.

Conclusion

Les auteurs comme Jacques Necker (1732-1804) en France³⁸ et plus tard Alexander Hamilton (1757-1804) aux Etats Unis³⁹, n'ont pas été convaincus par le projet de Smith. Même avec un rôle important de l'Etat en matière d'éducation et d'infrastructure, ils n'ont pas cru que « la liberté naturelle » suffirait à la France et aux Etats-Unis pour rattraper le Royaume-Uni. Ils vont pencher (comme plus tard l'Allemagne et le Japon et plus récemment encore la Corée du Sud et la Chine), pour des politiques économiques plus actives.

³⁴ SMITH, A., Glasgow Edition, *Ibid.*, tome II, p. 596-597, § 22.

., tome II, p. 604, § 43.

³⁶ SMITH, A., Glasgow Edition, *Ibid.*, tome II, p. 606, § 44.

³⁷ SMITH, A., Glasgow Edition, *Ibid.*, tome I, p. 367, § 21.

³⁸ NECKER, J., 1773, *Eloge de Colbert*.

³⁹ HAMILTON, A., 1791, *Report on Manufactures*.

Smith comptait sur des penchants comme l'attrance pour *la campagne* pour tempérer les effets nocifs que pourraient résulter de 'la liberté naturelle' et l'ouverture commerciale. L'histoire suggère que ces inclinations étaient moins naturelles et moins puissantes qu'il ne le pensait. Le *home bias* existe encore de nos jours mais les théories actuelles l'expliquent par un ensemble de facteurs comme le prestige social et le pouvoir politique qu'apporte le fait d'avoir contribué à la prospérité de sa communauté, le stigma lié à des pratiques comme la délocalisation et l'émigration fiscale, etc.

La main invisible, et son héritier le *home bias*, agissent certainement dans la bonne direction, mais des théoriciens du commerce international, aussi prestigieux que Paul Samuelson, pensent qu'il faut beaucoup plus pour neutraliser des tendances aussi nocives que les délocalisations et la désertification de certaines régions qui ont accompagné la phase la plus récente de la mondialisation⁴⁰.

⁴⁰ SAMUELSON, P., 27 sept 2004, « Rethinking Free Trade », www.economiepolitique.net.